5e Année. — N° 4. 20 Février 1899

LE PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF : A. LAURENT DE FAGET | SECRÉTAIRE : GABRIEL DOLBAU

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

Caisse de secours du « Progrès Spirite ».

Nous avons reçu de :

M. J. C., d'Arras	1 fr.
Un anonyme, de Toulon	1 fr.
Mme J., de Paris	5 fr.
M. Saltzmann, de Paris	5 fr.
Mme M. Z., de Reims	1 fr.
Un admirateur du Christ prophète	2 fr.

LA PRATIQUE DU SPIRITISME

La vente de notre journal dans les kiosques et chez les libraires de Paris nous met en rapports avec des chercheurs de vérité qui ne sont pas encore spirites, mais qui désirent étudier le spiritisme. Au fur et à mesure qu'ils s'instruisent, ils nous font part de leurs observations sur la méthode des groupes qu'ils fréquentent; ils discutent avec nous les points principaux de notre doctrine, et nous connaissons, par eux, l'opinion moyenne des non-spirites sur la philosophie et les phénomènes que nous leur présentons.

Certes! on ne raille plus le spiritisme dans la Presse ou les laboratoires. Dans la masse, encore moins. Mais on est emporté par le mouvement des affaires ou des plaisirs, et l'on ne se donne pas le temps, généralement, de jeter même un simple regard sur la science de l'infini, synthèse et couronnement de toutes les autres sciences. Et il faut qu'un chagrin subit, la perte d'un être aimé vienne frapper les indifférents pour les rejeter violemment du côté de cet inconnu qu'alors ils aspirent ardemment à sonder.

Toutefois, la masse non croyante commence à se dire qu'il doit y avoir tout de même quelque chose de fondé dans les affirmations spirites, pour qu'elles se répètent depuis cinquante ans avec une énergie croissante, née de la croissance, vraiment extraordinaire, des faits à l'appui de nos théories. Et alors, certains veulent voir, connaître, sinon approfondir. Ils courent volontiers les groupes spirites pour prendre, au pied levé, quelques notions de spiritisme, sans se douter le moins du monde que cette philosophie sublime, régénératrice de l'esprit humain, que cette science si vaste et si complexe demande, plus que toute autre science, l'étude persévérante, et, dans son expérimentation, le contrôle le plus rigoureux.

Quant à nos interlocuteurs qui veulent s'occuper sérieusement de spiritisme, ils expriment quelquefois la pensée que, dans les groupes spirites, précisément, on ne contrôle pas avec assez de netteté les phénomènes qui se produisent, on ne s'applique pas assez à en déterminer la provenance, le véritable caractère.

Et, partant de là, ils en arrivent à nous dire, par exemple, que le phénomène de la typtologie (mouvement des tables) peut très bien se produire sans la coopération des Esprits.

Ceux qui parlent ainsi n'ont qu'à continuer leur expérimentation du spiritisme. Ils seront bientôt convaincus que les agents du monde invisible sont seuls capables des manifestations physiques et intelligentes que nous constatons.

En effet, la pratique nous montre que, certains soirs, trois ou quatre personnes réunies autour d'une table obtiennent des effets intéressants et instructifs, tandis que, d'autres soirs, les mêmes personnes, dans des conditions identiques, n'obtiennent ab-

solument rien de probant et même de sérieux. Ne veut-on voir là qu'une influence matérielle due aux assistants? Et comment n'y voit-on pas que la direction des séances n'appartient pas aux expérimentateurs, mais aux Esprits?

Si le mouvement de la table n'était dû qu'à la seule influence fluidique des expérimentateurs, au plus ou moins de fluide dégagé par eux, comment comprendrait-on qu'une douzaine d'observateurs, par exemple, laissent parfois la table immobile, tandis que deux ou trois seulement réussissent à en obtenir la lévitation?

Critiques, étudiez avant de combattre. Le sujet en vaut la peine. Et plus vous avancerez dans votre étude, plus vous serez obligés d'accepter nos conclusions, que nous n'avons nous-mêmes formulées qu'après une patiente étude des phénomènes, à la lueur des ouvrages fondamentaux du spiritisme, que nous devons au grand initiateur Allan Kardec.

Il y a, avant tout, dans les phénomènes observés, une question de *médiumnité*, ceci est incontestable. Si, dans l'assistance, ne se trouve aucun médium, il est bien évident que le phénomène ne s'accomplira pas ou que, du moins, il ne réunira pas toutes les conditions désirables. Mais la médiumnité, comme son nom l'indique, n'est qu'un intermédiaire. Intermédiaire de quoi? de qui? De la pensée générale des assistants, comme quelques-uns nous le disent? Mais si celle-ci est contradictoire? Qui ne voit que cette explication n'en est pas une, ainsi qu'Allan Kardec l'a fait admirablement ressortir dans sa magnifique introduction au *Livre des Esprits*, que nous recommandons à ceux de nos lecteurs, encore inexpérimentés, qui ont besoin de connaître comment on peut répondre, logiquement et savamment, aux objections qui nous sont faites.

Si cette théorie de l'influence du milieu ambiant sur l'esprit du médium et, conséquemment, sur la production du phénomène, avait l'importance que certains lui attribuent; si les manifestations spirites n'étaient dues qu'à l'influence de la volonté des assistants se réverbérant sur le médium, les réponses obtenues seraient toujours conformes à la pensée des interrogateurs. Or, qui ne sait que c'est souvent le contraire qui a lieu, que les pensées exprimées par l'agent invisible qui se manifeste sont quelquefois en complète discordance avec celles des expérimentateurs!

Et quand l'Esprit fait connaître un fait ignoré de toutes les personnes présentes et qui se trouve vérifié par la suite, est-ce dû encore à l'influence du milieu ambiant? Nous le demandons à toute personne de bon sens.

On a vu des médiums écrire en une langue qui leur était étrangère, ainsi qu'aux assistants. Est-ce là un fait de réverbération, une transmission de la pensée des observateurs? Poser la question, c'est y répondre.

Néanmoins, devons-nous ne tenir aucun compte des observations qui nous ont été faites au sujet des méthodes plus ou moins défectueuses employées dans certains groupes pour la réalisation des phénomènes? Pas le moins du monde. Il ne nous en coûtera pas de recommander fraternellement à tous ceux qui ont charge d'instruire leurs frères en humanité, aux chefs de groupes en particulier, de n'employer que des méthodes rationnelles pour convaincre les incrédules. Un mysticisme exagéré, une acceptation aveugle des faits qui se produisent ne peuvent que nuire aux intérêts qu'on se propose de servir. Ne limitons pas le spiritisme à la reconnaissance passive des faits observés. Cherchons la cause de ces faits, expliquons-les à la lumière de la raison et de l'expérience. Obtenons, autant que possible, des Esprits qu'ils établissent leur identité; demandons-leur qu'ils nous fournissent les moyens d'éclairer ceux qui viennent demander au spiritisme la consolation et l'espérance. La tâche est grande et belle : sachons l'accomplir comme il convient. Et nous aurons alors la joie d'avoir fait luire le jour de la vérité dans des consciences encore enténébrées; nous aurons fait vraiment comprendre aux incrédules que la mort n'est que la continuation de la vie, que les Esprits (âmes désincarnées) existent réellement, qu'ils agissent en nous et autour de nous et que leurs manifestations sont indéniables.

Nous ne pouvons nous empêcher de reproduire ici une opinion que nous avons souvent rencontrée sous la plume du fondateur de la doctrine spirite. Pour bien étudier les phénomènes du spiritisme, il est utile, indispensable même d'avoir compris la raison d'être des Esprits et de leurs manifestations. Pour cela, il faut lire les ouvrages fondamentaux de la doctrine. Le *Livre des Esprits* doit être connu de ceux qui veulent aborder sainement le grave problème de l'au-delà; le *Livre des Médiums* est non moins nécessaire à ceux qui veulent se faire une idée juste des difficultés à vaincre, des écueils à éviter, des précautions à prendre dans la pratique raisonnée du spiritisme.

(*A suivre.*) A. LAURENT DE FAGET.

CONVIER LES PAUVRES ET LES ESTROPIÉS

Jésus dit aussi à celui qui l'avait invité : « Lorsque vous donnerez à dîner ou à souper, n'y conviez ni vos amis, ni vos frères, ni vos parents, ni vos voisins qui seront riches, de peur qu'ils ne vous invitent ensuite à leur tour, et qu'ainsi ils vous rendent ce qu'ils avaient reçu de vous. — Mais lorsque vous faites un festin, conviez-y les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles ; — et vous serez heureux de ce qu'ils n'auront pas le moyen de vous le rendre ; car cela vous sera rendu dans la résurrection des justes. »

Un de ceux qui étaient à table, ayant entendu ces paroles, lui dit : « Heureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu ! »

(Saint Luc, ch. XIV, v. de 12 à 15.)

« Lorsque vous faites un festin, dit Jésus, n'y conviez pas vos amis, mais les pauvres et les estropiés. » Ces paroles, absurdes, si on les prend à la lettre, sont sublimes si l'on en cherche l'esprit. Jésus ne peut avoir voulu dire qu'au lieu de ses amis il faut réunir à sa table les mendiants de la rue ; son langage était presque toujours figuré, et à des hommes incapables de comprendre les nuances délicates de la pensée, il fallait des images fortes, produisant l'effet des couleurs tranchantes. Le fond de sa pensée se révèle dans ces mots : « Vous serez heureux de ce qu'ils n'auront pas le moyen de vous le rendre » ; c'est dire qu'on ne doit point faire le bien en vue d'un retour, mais pour le seul plaisir de le faire. Pour donner une comparaison saisissante, il dit : Conviez à vos festins les pauvres, car vous savez que ceux-là ne pourront rien vous rendre ; et par *festins* il faut entendre, non les repas proprement dits, mais la participation à l'abondance dont vous jouissez.

Cette parole peut cependant aussi recevoir son application dans un sens plus littéral. Que de gens n'invitent à leur table que ceux qui peuvent, comme ils le disent, leur faire honneur, ou qui peuvent les convier à leur tour ! D'autres, au contraire, trouvent de la satisfaction à recevoir ceux de leurs parents ou amis qui sont moins heureux ; or, qui est-ce qui n'en a pas parmi les siens ? C'est parfois leur rendre un grand service sans en avoir l'air. Ceux-là, sans aller recruter les aveugles et les estropiés, pratiquent la maxime de Jésus, s'ils le font par bienveillance, sans ostentation, et s'ils savent dissimuler le bienfait par une sincère cordialité.

Allan Kardec.

(*L'Evangile selon le spiritisme,* pages 188 et 189.)

DES DESTINÉES DE L'AME

Les philosophes spiritualistes se rapprochent beaucoup de l'idée chrétienne. Lisez Platon : vous croiriez entendre la voix d'un solitaire méditant au pied de la croix. Mêmes soupirs de l'âme ayant le mal du pays, — le mal du ciel — même dédain du monde, où les formes extérieures ne sont que les masques des idées divines ; même révolte contre les illusions des sens ; mêmes élégies sur les misères et les vanités de l'homme qui cherche à saisir le pâle fantôme des choses. L'univers étant la révélation matérielle du Verbe, c'est au Verbe qu'il faut remonter, si l'on veut se désaltérer dans les sources mêmes de la vie. L'organisation des êtres créés n'est point le principe ni la cause de leurs facultés ; c'en est au contraire la limite. Le principe de tout, c'est l'âme. Cette âme, née de Dieu, aspire vers Dieu. Elle languit dans l'énervante prison du corps, dans le cercle étroit de l'existence terrestre, dans le monde des apparences grossières et matérielles. Les sens peuvent bien s'enivrer à la coupe que leur présentent les molles voluptés ; mais l'âme, elle, ne s'abreuve point de cette liqueur perfide. Esprit, elle met son bonheur dans les choses de l'esprit. Sa vie est l'exercice de la pensée. Tout ce qui développe la faculté de concevoir et d'aimer est un bien ; tout ce qui l'étreint est un mal. La mort, qui desserre les liens de la prison charnelle, ne saurait donc être pour l'homme que le plus heureux des événements. La mort soulève le couvercle de plomb sous lequel les ailes de Psyché se repliaient douloureusement. Ainsi la mort n'est pas la mort : c'est le commencement de l'immortalité.

Mais que devient l'âme au sortir de sa captivité ? Les philosophes le demandent aux poètes, les poètes le demandent aux étoiles. La migration des âmes dans les sphères célestes est une idée platonicienne ; mais pour peu qu'on interroge les monuments de l'antiquité, on voit que Platon avait reçu cette tradition de l'Egypte, où elle était depuis longtemps conservée dans les temples. Il est essentiel de pénétrer les profondeurs de cette croyance... L'âme a été créée pour être unie à Dieu, mais le fini ne peut comprendre l'infini. Tout ce que l'âme humaine peut espérer, c'est donc de se rapprocher toujours de ce centre de la vie universelle, sans y atteindre jamais. Les mondes innombrables dispersés dans le ciel sont autant de degrés par lesquels passent les âmes pour s'initier à la science et à l'amour. Cette hiérarchie des mondes, qui commu-

niquent les uns aux autres par des liens mystérieux, constitue l'échelle des épreuves, où la pensée s'élève éternellement. L'âme monte d'une sphère inférieure à une sphère supérieure ; toujours mourant et renaissant, l'homme va d'étoile en étoile, cherchant Dieu à travers l'espace et le temps, ne le trouvant jamais face à face, mais faisant tomber successivement les barrières et les voiles qui le séparent de la lumière incréée.

Arsène Houssaye.

(*Le Phare de Normandie.*)

LES ARTS DIVINATOIRES

LA PHYSIOGNOMONIE.

Les anciens divisaient les sciences de divination en deux parties : la divination artificielle et la divination naturelle... Par la première, ils entendaient tous les moyens de découvrir l'avenir, avec le concours de signes, de conjectures, d'observations que l'on interprétait suivant certaines règles établies ; telle était, par exemple, la divination par l'observation des astres — par le vol des oiseaux, etc. La divination naturelle était le résultat d'une inspiration de l'esprit que l'on disait saisi par la fureur divinatoire. Les sibylles et les prêtresses étaient les instruments de cette divination ; par elles se transmettaient aux hommes les avertissements ou les ordres de la divinité.

Si les croyances antiques concernant la divination artificielle nous apparaissent aujourd'hui surannées et inacceptables ; si ces nébuleuses théories des signes et des correspondances nous semblent le plus souvent empreintes des superstitions du passé, il y a — au contraire — pour l'esprit moderne dans la divination naturelle telle que la pratiquaient les anciens, tout l'intérêt qui s'attache à une manifestation toujours semblable à elle-même dans ses moyens comme dans sa fin, et qui nous montre le trépied des anciens temples, reliant entre eux, à travers les temps, tous les êtres inspirés, tous les intuitifs, tous les voyants.

Car le phénomène de la divination par l'intuition, par la voyance à l'état de veille ou sous l'influence du sommeil nerveux, est un de ceux que l'on retrouve à toutes les époques et que certaines théories du magnétisme expliquent en partie aujourd'hui.

D'après les théories, — ainsi que je l'exposerai bientôt — les divers procédés employés par les devins de toutes sortes : verre d'eau, marc de café, cartes, noir de fumée, ne sont que les auxiliaires d'une faculté latente qui se manifeste plus librement dans ces conditions particulières.

Avant de passer à cet exposé de la divination naturelle, je voudrais dire quelques mots d'une connaissance qui, sans être précisément un procédé de divination, permet — suivant ses partisans — de découvrir les tendances morales et les aptitudes intellectuelles de chacun par l'étude des lignes du visage : il s'agit de la *Physiognomonie.*

De toute antiquité on a cherché à établir les rapports existant entre le physique et le moral — le rapprochement tenté par Aristote, qui l'accompagnait de déductions psychologiques d'une grande justesse, occupa tout particulièrement beaucoup de chercheurs, tenta bien des esprits.

Lessing en fit le sujet d'une étude basée sur cette théorie :

Le visage, chez l'homme, est l'endroit privilégié où l'âme entière se reflète.

A la fin du siècle dernier, un théologien mystique, *Lavater,* reprenant les grandes lignes des travaux accomplis déjà sur ce sujet et y joignant ses observations personnelles, établissait les bases et les principes de la physiognomonie.

Voici le résumé de ses théories : Il n'est point d'objet dans la nature entière dont on ne puisse découvrir les propriétés et les vertus par des relations extérieures qui tombent sous nos sens. Et il y joignait le principe, qui est aussi l'une des grandes croyances de la science occulte : les vertus et les relations qui se trouvent dans l'ensemble existent aussi dans chaque partie.

Aussi ne bornait-il pas ses observations aux lignes du visage ; il cherchait à découvrir dans l'être entier les habitudes morales ou intellectuelles de chacun ; et, suivant lui, la science physiognomonique embrasse tous les rapports de l'homme extérieur et de l'homme intérieur : l'expression, la démarche, l'attitude, toutes les manifestations physiques de notre *moi* spirituel.

Il disait encore : « Puisqu'il est aussi impossible de trouver deux caractères d'esprit parfaitement ressemblants que de rencontrer deux visages d'une ressemblance parfaite, la différence extérieure du visage et de la figure doit nécessairement avoir un certain rapport, une analogie naturelle avec la différence intérieure de l'esprit et du cœur. »

Sans doute. Et qui pourrait douter de l'influence du moral sur les habitudes du visage ? Qui pourrait nier ces manifestations constantes et inconscientes de l'homme intérieur sur cet écran qu'est le corps ? Quoi d'étonnant, dès lors, qu'une observation

suivie parvienne à déchiffrer sur l'écran les messages qui s'y dessinent? C'est là le principe vrai de toutes ces tentatives (physiognomonie, phrénologie, chiromancie) pour atteindre au travers du corps les tendances et les aspirations qui sont la trame de notre moi.

Mais ces diverses tentatives de divination constatent bien plutôt qu'elles n'expliquent. Et, en dépit de l'exactitude des observations, en dépit de la justesse des déductions qui leur servent de base, elles ne sont pas encore parvenues à établir les lois précises dominant les rapports de l'âme avec le corps, ni les signes certains qui sont la manifestation de ces rapports.

A la science synthétique de l'avenir appartient peut-être le soin de formuler ces lois que l'on a de tous temps pressenties, que beaucoup ont entrevues par éclair, s'efforçant en vain de baser sur ces aperçus fugitifs des règles de divination. Ce qui apparaît comme certain, ce qui demeure immobile au sein de ces tentatives souvent puériles, ce qui domine tous ces essais encore infructueux, c'est l'idée de l'âme indépendante de son enveloppe corporelle qu'elle modèle suivant les forces qui la caractérisent; cette idée même que traduit énergiquement l'expression des théologiens : « L'âme informe le corps. »

« La vertu informative de l'âme rayonne tout autour du corps », dit Virgile au Dante.

Cette idée qui est la base des religions et qui est aussi le pivot des sciences divinatoires de tous les temps, nous la voyons développée aujourd'hui par les travaux toujours plus nombreux, par les expériences souvent concluantes du magnétisme, de l'hypnotisme et du spiritisme. Nous assistons à l'élargissement de ce domaine inexploré qui est le *sub-conscient*, par les théories et les faits. — Nous comprenons mieux la qualité (esprit et corps) de notre personnalité; et les éclaircissements qu'apportent à ces questions les explications des hommes de science, nous délivrent des croyances aveugles et des superstitions enfantines qu'elles ont si longtemps engendrées.

— Il est, entre toutes les autres, une hypothèse, soutenue par l'un des chefs les plus autorisés de l'école spirite, qui explique — scientifiquement et moralement — l'action toute-puissante de l'âme sur le corps et le *moyen* de cette action. — C'est l'hypothèse du périsprit.

« Dans chaque être dès l'origine, on peut constater l'existence d'une force qui agit dans la direction fixe et invariable suivant laquelle sera édifié le plan sculptural du nouveau venu. » (*La Vie animique*, G. Delanne.)

Ainsi s'expliquerait le développement immuable de chaque être suivant son type particulier. Cette théorie du double fluidique paraît devoir jeter une grande clarté sur les rapports mystérieux de l'âme et du corps.

Elle me semble tout particulièrement intéressante lorsqu'on la rapproche de ces ébauches de sciences divinatoires qui se basent sur les traits, sur les gestes, sur l'ensemble du *moi* extérieur; elle est comme l'épanouissement et la traduction de cette pensée profonde du poète :

« Notre prunelle dit quelle quantité d'homme il y a en nous. »

(*La Fronde.*) THÉCLA.

On lira avec plaisir ces vers d'un jeune spirite de quinze ans :

MON CHIEN

Il était presque mort de fatigue et de froid
Lorsqu'une nuit d'hiver, je le vis dans la rue :
A son cou s'enroulait une chaîne rompue,
Et ses yeux respiraient la misère et l'effroi.

Devant son triste sort mon âme fut émue;
Je le pris dans mes bras et l'emportai chez moi.
— Il se guérit bientôt, puis resta sous mon toit,
Qu'il égaya par sa gentillesse ingénue.

Je l'appelai *Brutus*, et je lui fis présent
D'un collier de métal et d'une belle niche,
Dont le pauvre toutou fut très reconnaissant.

Depuis, je suis l'ami de ce brave caniche,
— Nous nous aimons, — et, quand il me lèche la main,
Son humble regard semble être un regard humain!

FRANCIS GUILLER.

Ce qui nous a engagés à publier ces vers, c'est le sentiment de l'amour des animaux, qui y domine. Ce sentiment ne fait-il pas partie de notre doctrine, qui voit dans les animaux des candidats à l'humanité?

IDENTITÉ D'UN ESPRIT

J'obtins dernièrement la preuve suivante, entre autres, de l'identité des Esprits; elle intéressera ceux qui sont le moins compétents. Un *trans-médium* (médium à incarnations) me fut recommandé par une autorité comme absolument digne de foi, opinion dont la justesse m'a été confirmée plusieurs fois par d'autres aussi bien que par ma propre expérience. Semblable à Mme Piper, il entre en transe, et est alors contrôlé par un esprit féminin, et la voix, l'accent et la manière de s'exprimer sont tous parfaitement distincts de ceux du médium. A la séance que je rapporte, tenue le mercredi

27 juillet 1898, dans un salon de Londres, en plein jour, à 11 heures du matin, elle me dit que beaucoup d'Esprits de mes amis étaient présents. Elle en dépeignit un qu'elle dit être tout près de moi : un homme de belle apparence, aux traits fortement marqués, au front haut, au nez bien fait, aux yeux enfoncés, aux sourcils épais, aux favoris, à la barbe et aux moustaches d'un brun sombre mélangé de gris, à l'abondante chevelure de même couleur, et tombant en boucles naturelles tout autour de la tête. La lettre initiale de son prénom était W. Elle ne pouvait pas obtenir celle de son nom de famille.

Il était mort d'une maladie pulmonaire. Il avait été, dit-elle, un homme gai et jovial; c'était l'impression qu'il lui donna. Il s'occupa à ce moment d'expliquer sa vie terrestre par des signes qui pouvaient m'aider à l'identifier. Il était près d'un cheval, le tapant doucement. Il semblait donner l'idée d'une vie au grand air, ne s'occupant que d'équitation. Puis, il lui montra un nombre de petits flacons qu'il repoussa ensuite loin de lui. Elle pensa qu'il voulait faire comprendre qu'il avait été docteur, mais qu'il n'avait pas continué de suivre cette profession. « Il dit que vous portez sur vous quelque chose qui lui appartenait autrefois. Je le vois dans sa main; c'est d'une brillante couleur jaune; c'est en or; c'est un étui à crayon; il le trempe à présent dans l'encre; il veut dire qu'il y a aussi une plume. Reconnaissez-vous qui il est, comme je l'ai dépeint? »

J'étais demeuré passif et la laissant parler, car je ne désirais pas lui suggérer quelque idée. Je dis alors que je connaissais l'ami qu'elle avait très exactement dépeint. Je ne pensais pas à lui quand j'allai à cette séance. Ici je dois m'arrêter un moment dans ma narration pour que le lecteur puisse comprendre ce qui précède.

Pendant plusieurs années, l'un de mes amis intimes était un nommé William. C'était un bel homme, d'une haute intelligence, bon conteur d'anecdotes et plein de verve, en un mot un charmant garçon. Ses cheveux tombaient en boucles naturelles autour de sa tête, chose rare chez un homme. Il fut instruit dans l'une de nos grandes écoles publiques, et attaché ensuite au fermage d'une bergerie dans la Nouvelle-Zélande, où il fit fortune; il se retira à l'âge de quarante ans, et s'établit à Edimbourg. Une vie de loisirs ne satisfit pas ses goûts; il étudia la médecine à l'Université de cette ville *et fut reçu docteur*. Il exerça ensuite pendant trois mois, et abandonna l'œuvre, la trouvant en dehors de ses aspirations. Il mourut n'étant encore qu'au milieu de la vie, le 16 novembre 1891, ayant contracté une inflammation des poumons qui se termina en consomption. A l'époque de sa mort, j'étais absent de l'Angleterre, et sa sœur m'envoya son *étui à plume et crayon, en or*, comme souvenir d'une tendre et chère amitié. Je portais ce crayon sur moi, mais il arriva que, tout particulièrement en ce jour, je l'avais laissé à la maison où je demeurais à Londres.

Lorsque le contrôle eut conclu, je demandai si l'Esprit dépeint pouvait « contrôler » le médium, et me parler par son intermédiaire. Il y consentit, et après un ou deux mouvements de la part du médium, j'entendis une voix parfaitement différente, disant : « Je suis très content, en vérité, de pouvoir vous parler une fois de plus, cher ami. C'est difficile. Souvenez-vous que je me sers de la voix et du cerveau d'une autre personne. »

Je dis : « Qui me parle? » — Aussi rapidement que la pensée vint la réponse : « Will. » La voix augmenta de force en se reproduisant, et nous eûmes dix minutes de conversation extrêmement intéressante, de nature trop intime pour me permettre de la reproduire ici; mais je puis établir que son objet se rapportait à des choses ayant trait au passé, d'une manière si caractéristique que je n'eus aucun doute d'être encore en communication avec mon vieil ami, et une fois de plus se réalisa la vérité des belles lignes de Longfellow :

Il n'y a point de mort! ce qui semble l'être n'est [qu'une transition;
Cette vie, souffle mortel,
N'est que le seuil de la vie élyséenne
Dont nous appelons mort le portique.

(Traduit du *Light*.)

HENRY A. ROOME.

ÉCHOS ET NOUVELLES

CONFÉRENCE AVEC PROJECTIONS

Par M. Gabriel DELANNE.

Le dimanche 26 février, à 2 h. 1/2 très précises, salle du Grand-Orient de France, 16, rue Cadet.

Sujet : *Les Habitants du monde invisible.*

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDE DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES.

Appel pour la constitution du fonds social.

Dans le but d'obtenir la personnalité civile, c'est-à-dire de pouvoir légalement acquérir et posséder afin de faire plus et mieux

pour la démonstration scientifique du phénomène psychique, la *Fédération spirite universelle* vient de prendre le titre indiqué plus haut, ayant plus de chance d'être agréé par le Conseil d'État.

La demande de reconnaissance d'utilité publique ne pouvant être obtenue que sur la justification d'un fonds social assez important pour donner une preuve de vitalité (au moins 5.000 fr.), le Conseil d'administration de cette Société fait un pressant appel au concours des spirites et spiritualistes aisés et dévoués à la cause, afin qu'ils veuillent bien participer à la constitution du fonds social à l'aide d'une cotisation unique de 250 fr. comme membre bienfaiteur, de 50 fr. comme membre à vie, ou d'une cotisation annuelle de 5 fr., soit enfin sous forme de don d'une somme quelconque et si minime soit-elle.

Adresser les fonds au journal ou à M. Duval, 5, sente des Guérets, Boulogne (Seine).

PRESSENTIMENTS.

Il y a quelques dizaines d'années, une société nombreuse s'était réunie chez M. Gansky pour entendre la lecture d'une nouvelle tragédie, œuvre que la renommée disait remarquable. Le lecteur devait en être l'auteur lui-même, le poète Aloisius Felinsky.

Dans un profond silence, sur une estrade élevée assez loin du public, Felinsky commença sa lecture. Tout à coup, au milieu de la première scène, le poète, sans cause apparente, jette son manuscrit, se hâte de descendre de l'estrade et s'approche des fauteuils du public.

L'étonnement général fit bientôt place à une alarme terrible. Un énorme morceau de stuc se détacha du plafond et vint tomber avec un fracas épouvantable à la place que venait de quitter Felinsky, couvrant l'estrade de débris et enveloppant le public d'un nuage de poussière.

J'ai entendu raconter ce fait par un des témoins, homme d'une incontestable véracité, E. Piotrovsky.

*
* *

Un fait analogue eut lieu chez nous. A la campagne où habitait notre famille, dans la chambre la plus éloignée et qui servait aux serviteurs, se trouvait, en outre de deux lits, un grand canapé. Le vieux général O. venait nous voir souvent et, lorsqu'il s'attardait le soir en jouant à la « préférence », il couchait chez nous. Au lieu de prendre l'un des lits, il s'étendait sur le canapé qui, étant très long, convenait mieux à sa haute taille.

Un jour, s'étant couché ainsi et endormi, il vit en rêve un moine qu'il crut être saint Nicolas. Ce moine lui dit: « Quitte ta place. » Il se réveilla soudain et, sous l'impression du rêve, se leva et alla se coucher sur l'un des lits. A peine y était-il qu'un énorme morceau de plâtre de la corniche vint s'abattre sur le canapé, à la place où était sa tête.

Le matin, il nous racontait à tous son salut miraculeux.

J. Michaelovsky.

(Traduit du *Rébus*.)

L'ESPRIT DE HÆNDEL DIRIGEANT L'EXÉCUTION DU « MESSIE ».

Le journal de M. T. P. O'Connor publie une histoire extraordinaire sur Mlle Régine de Sales. Il paraît que Mlle de Sales souleva récemment un enthousiasme inusité en chantant le rôle principal dans l'oratorio du « Messie » à Liverpool. Pendant qu'elle chantait, elle devint très excitée, forçant le temps ici, et le retardant là. « Pourquoi ne pouviez-vous pas suivre mon bâton? » lui demanda le chef d'orchestre ensuite, au foyer des artistes. « Mais, répondit la gentille cantatrice, parce que Hændel lui-même était présent dans la salle et me donnait les temps exacts. Je le voyais parfaitement. » A cette réplique, le chef d'orchestre rit et Mlle de Sales se retira en son hôtel avec la harpiste bien connue, Mlle Edith Martin, qui l'avait accompagnée à Liverpool. Etant fatiguées après l'excitation du jour, elles s'endormirent bientôt. Au milieu de la nuit, Mlle Martin fut réveillée par un fort cri de « brava! » En ouvrant les yeux, elle fut saisie de voir l'apparition d'un gros homme au pied du lit. C'était Hændel avec sa grande perruque longue, en jabot et manchettes de dentelles, un rouleau de musique à la main, dirigeant évidemment. Comme Mlle Martin se retournait pour éveiller la cantatrice couchée à ses côtés, elle fut surprise de la trouver sur son séant, et faisant tous les gestes de chanter, mais sans proférer un son. Après que cet événement phénoménal eut continué pendant quelque temps, la majestueuse forme de Hændel disparut et Mlle Martin ne s'en souvint plus jusqu'à ce qu'elle s'éveillât le lendemain matin. A déjeuner, Mlle de Sales raconta à la société un rêve étonnant qu'elle avait eu la nuit précédente. Et ce qui est étrange, c'est qu'il coïncidait entièrement avec ce que Mlle Martin avait vu elle-même.

(Traduit du *Light*.)

TÉLÉPATHIE.

On donne ce nom à un phénomène d'impression psychique à distance. Par exemple, une personne, soit à l'état de veille, soit pendant le sommeil, ressentira une impression qui se trouvera être en rapport concordant avec un événement survenu à distance — et cela sera un *fait télépathique*.

Extrait des *Annales des sciences psychiques* :

Au mois de septembre de l'année 1857, le capitaine G. W..., du 6e régiment de dragons de la garde, partit pour les Indes afin de rejoindre son régiment. Sa femme resta en Angleterre ; elle demeurait à Cambridge. Dans la nuit du 14 au 15 novembre 1857, vers le matin, elle rêva qu'elle voyait son mari ayant l'air anxieux et malade ; après quoi, elle se réveilla, l'esprit très agité. En levant les yeux, elle vit son mari debout à côté de son lit. Il lui apparut en uniforme, les mains pressées contre la poitrine ; ses cheveux étaient en désordre et sa figure était pâle ; ses grands yeux noirs la regardaient fixement, et il avait l'air très excité. Sa bouche était contractée d'une façon toute particulière comme quand il était agité. Elle le vit avec tous les détails de ses vêtements et aussi distinctement qu'elle le voyait lorsqu'il était à ses côtés ; et elle se rappelle avoir vu entre ses mains le devant de sa chemise blanche qui, cependant, n'était pas tachée de sang. Son corps semblait se pencher en avant avec un air de souffrance, et il faisait des efforts pour parler, mais on n'entendait aucun son. Sa femme pense que l'apparition demeura une minute environ, puis s'évanouit.

Sa première idée fut d'arriver à se rendre compte si elle était vraiment éveillée. Elle frotta ses yeux avec son drap et sentit qu'elle le touchait réellement. Son petit-neveu était dans son lit avec elle ; elle se pencha sur cet enfant qui dormait et écouta sa respiration. Elle en entendit distinctement le bruit et elle se rendit compte alors que ce qu'elle venait de voir n'était pas un rêve. Il est inutile d'ajouter qu'elle ne dormit plus cette nuit-là. Le matin suivant, elle raconta tout ceci à sa mère... Elle fut tellement impressionnée par la réalité de cette apparition qu'elle refusa, à partir de ce moment, toutes les invitations..., déclarant que, ne sachant pas si elle n'était point déjà veuve, elle ne fréquenterait aucun lieu d'amusements jusqu'à ce qu'elle eût reçu des lettres de son mari d'une date postérieure au 14 novembre.

Ce fut un mardi, dans le mois de décembre 1857, que le télégramme annonçant le triste sort du capitaine W. fut publié à Londres. Il disait que le capitaine avait été tué devant Lucknow le *15 novembre*.

Un solicitor de Londres, M. Wilkinson, qui était chargé des affaires du capitaine W. et était au courant des choses, se trouvait, à quelque temps de là, dans un ménage ami, M. et Mme M.

M. Wilkinson leur parla, comme d'une chose étonnante, de la vision qu'avait eue la veuve du capitaine, en ce qui concernait la mort de celui-ci, et décrivit l'apparition telle qu'elle s'était présentée à elle. Mme M., se tournant vers son mari, dit immédiatement : « Cela a dû être la même personne que j'ai vue un certain soir lorsque nous parlions des Indes et que vous dessiniez un éléphant avec un howdah (mot indien) sur son dos. » Mme M. a fait la description exacte de son apparition et de sa position : uniforme d'un officier anglais, les mains pressées sur la poitrine, son corps penché en avant comme s'il souffrait... (M. et Mme M., qui étaient des spirites, obtinrent ce qu'ils appellent un message de cet étrange visiteur. Il leur dit qu'il avait été tué dans l'après-midi, par suite d'une blessure reçue dans la poitrine... Ceci arriva à 9 heures du soir et la date, notée le même soir, est celle du *14 novembre*.)

Quelque temps après, la famille recevait du ministère de la guerre la nouvelle de la mort du capitaine W. ; le certificat indiquait que cet événement avait eu lieu le *15 novembre*.

Les affaires en restèrent là jusqu'en mars 1858, époque à laquelle la famille du capitaine W. reçut de celle du capitaine G. G., qui appartenait alors au train des équipages, une lettre datée d'un endroit près de Lucknow, du 19 décembre 1857. Cette lettre l'informait que le capitaine W. avait été tué à la tête de son escadron devant Lucknow, non pas le 15 novembre, comme le disaient les dépêches officielles, mais le 14 novembre dans l'après-midi. Le capitaine G. était à côté de lui quand il le vit tomber. Il fut atteint par un éclat d'obus, et, à partir de ce moment, il ne prononça plus une parole... Le ministère de la guerre finit par corriger la date. (*La Fronde* du 1er février.)

Une de nos sœurs en croyance, encore jeune, douée de beaucoup d'activité et d'énergie, demande à être employée comme caissière, ou surveillante dans un atelier. Habituée au commerce, ayant été vendeuse, elle pourrait être occupée aussi à un travail de bureau, tenir une petite comptabilité, etc.

Nous la recommandons vivement.

Le Gérant : A. BOYER. PARIS. — IMP. CH. BLOT, 7, RUE BLEUE.